

LES DIMENSIONS DE LA PERSONNE HUMAINE dans l'encyclique *Centesimus annus**

C'est beaucoup plus comme philosophe que comme théologien que je parle ici. C'est du reste un titre de dignité, puisque j'enseigne la philosophie depuis 1939...

Quand on lit et relit l'encyclique *Centesimus annus*, avec le souci de l'assimiler, comme disciple du Pape en tant qu'il est successeur de Pierre, on est frappé de sa très grande richesse, mais aussi de sa complexité. J'ai d'abord essayé de découvrir cette « relecture » de l'encyclique de Léon XIII, *Rerum novarum*, et cette nouvelle interprétation¹. Quelqu'un a fait une remarque très juste : Léon XIII parle de la nature, de la loi naturelle, Jean-Paul II quant à lui ne parle que de la personne. Il est très important de sentir cela, parce que ce n'est pas seulement une question de mots. C'est une question très actuelle : la loi naturelle et la responsabilité de la personne, c'est tout le problème éthique d'aujourd'hui, au niveau philosophique et au niveau théologique. Aujourd'hui, on oppose ainsi saint Thomas à la perspective moderne. Certes, pour saint Thomas la nature signifie quelque chose de très important, ce que beaucoup de modernes ne comprennent plus. On parle toujours de la personne, mais sans toujours savoir de quoi on parle !

Du point de vue philosophique, il faut d'abord rectifier quelque chose : il est faux de dire que le mot « personne » n'intervient qu'avec le christianisme. Ce sont les stoïciens qui ont parlé de la personne : il ne faut pas limiter le patrimoine grec à la nature. L'éthique grecque a eu des perspectives très différentes, et chez les stoïciens, le problème éthique, moral, se noue autour de la personne. Il faut respecter la loi, mais la loi est dépassée par la personne ; celle-ci se ramène à la « *proairesis* » ce qui signifie « choix personnel » — nous dirions aujourd'hui la « conscience personnelle » de chacun. Il ne s'agit pas de se contenter de suivre des lois, mais de comprendre qu'il y a un problème personnel. Socrate, le « grand-père » de l'éthique, l'avait très bien senti. Il parlait de son *daïmôn*, de sa voix intérieure. L'attitude mystique n'est pas uniquement chrétienne. La philosophie a toujours eu deux

grandes orientations : le cosmos qui nous donne des lois, et le problème religieux (il apparaît chez les pythagoriciens, avec un enracinement mathématique, ce qui est intéressant) qui nous parle d'une attitude beaucoup plus personnelle. C'est l'attitude religieuse qui permet le dépassement de la loi ; grâce à la dimension religieuse, Socrate l'a bien montré, il y a une attitude personnelle qui permet d'assumer le respect dû aux lois.

Pour le philosophe, il est très important d'affirmer que le problème de la personne ne repose pas sur la Révélation chrétienne : la personne est aujourd'hui le lieu de toutes les discussions que nous pouvons avoir entre croyants chrétiens, avec les musulmans, avec tout homme, même athée, qui réfléchit. C'est le problème de la personne qu'il faut essayer de comprendre. Je suis tout à fait d'accord avec le Saint-Père, dans des cheminements et avec une formation philosophique très différents, pour dire que le problème d'aujourd'hui est d'avoir une métaphysique de la personne. C'est indispensable. Cela n'a pas existé dans la période de la scolastique décadente, ni même chez les grands théologiens : saint Thomas a une métaphysique de la personne, mais en *théologien*.

Entrons maintenant dans le sujet proprement dit. Ce qui frappe dans cette encyclique, c'est sa très grande richesse et son unité. Nous la lisons ici en théologiens et en philosophes : l'unité de l'encyclique se réalise autour de la personne humaine, mais vue dans la lumière de la foi chrétienne. Le Saint-Père n'y fait pas œuvre de philosophe. Sa philosophie est présente, mais tout est ordonné vers le problème de l'homme, de sa personne, en tant qu'image de Dieu ; il le dit explicitement². Il est très important de comprendre que le Saint-Père parle en premier lieu pour les chrétiens. Mais il est convaincu, et les convictions du Pape du point de vue de la foi sont extrêmement fortes, il est convaincu qu'en parlant d'une manière intelligente en tant que chrétien, il peut être entendu par tout homme de

* Ce texte est la transcription de la conférence prononcée par le Père Marie-Dominique Philippe à l'occasion du colloque du 7 décembre 1991.

1. Cf. *Centesimus annus*, Introduction, § 3.

2. *Ibid.*, I, § 11 ; VI, § 53 et sq.

bonne volonté. L'homme de bonne volonté, c'est le philosophe qui parle à l'homme et qui veut réveiller en l'homme ce qu'il y a de plus profond. C'est ainsi qu'on pourrait relever tout ce qui est dit sur la personne humaine : tout cela, on peut le dire en philosophe. Il n'y a rien qui soit au delà de la philosophie ; et c'est peut-être pour beaucoup source d'équivoque. Est-on en philosophie ? Est-on en théologie ? On est en théologie. Cette encyclique doit se lire comme une réflexion très profonde d'anthropologie chrétienne. C'est une anthropologie chrétienne.

Le Saint-Père fait d'autre part une petite remarque très intéressante. En la faisant, il dévoile une vulnérabilité très profonde de son cœur. Pour chacun de nous, dans la mesure où nous réfléchissons et où nous cherchons la vérité, la vulnérabilité la plus profonde, c'est ce domaine de la vérité et de notre capacité d'aimer, autrement dit l'esprit, notre personne dans ce qu'elle a de plus profond. Le Saint-Père souligne que Léon XIII a eu un très grand courage d'écrire cette encyclique, parce qu'à travers celle-ci, « il donnait pour ainsi dire "droit de cité" à l'Eglise dans les réalités changeantes de la vie publique »². L'Eglise prenait l'initiative de jeter une lumière sur le domaine social et économique, qui est essentiellement contingent : c'est un domaine qui varie selon le milieu dans lequel on est. Dans ce domaine, il n'y a pas de principes, mais il y a des lois. La loi de subsidiarité *est une loi*, et non pas un principe. Il faut être très rigoureux dans le langage, et bien distinguer les lois des principes : même les lois se modifient, elles sont relatives au milieu dans lequel on se trouve. Le Pape met donc en lumière, c'est cela qu'il l'a le plus frappé, cette audace de Léon XIII : il est descendu dans un domaine dans lequel l'Eglise ne descendait pas habituellement. Elle restait dans un domaine moral, de morale individuelle et personnelle. Du point de vue politique, l'Eglise était restée très liée à une certaine forme de gouvernement, en la baptisant presque. Il fallait sortir de cela pour entrer dans un domaine très concret ; et le domaine politique reste toujours très concret.

Il est bon d'ouvrir ici une petite parenthèse sur la raison de ce grand silence de l'Eglise au niveau social et politique. Pourquoi, de fait, les philosophies qui se sont plus intéressées à ce domaine émanent-elles surtout du protestantisme ? C'est assez simple à comprendre : les théologiens

2. *Ibid.*, I, § 5.

sont restés fixés sur la morale et n'ont absolument pas regardé l'activité artistique d'efficacité, de réalisation d'une œuvre. N'y a-t-il pas eu comme une autodéfense de l'Eglise par rapport à l'art, puis par rapport à l'activité économique ? Il est évident que l'Eglise est premièrement attentive à la morale, mais ne doit-elle pas regarder l'homme dans sa totalité ? Il y a eu une carence, on n'a pas regardé l'homme dans sa totalité. Aristote n'hésite pas à dire que l'homme comme homme est un animal politique³. L'homme, par sa propre nature et sa personne, est un homme politique ; et la politique ne peut pas être indifférente à la dimension économique. Mais de ce point de vue, il y a une très grande différence entre Aristote et nous : pour lui, l'économie restait familiale, liée à la famille ; aujourd'hui, l'économie est sortie de la famille, elle a pris un caractère universel, international. C'est pour cela qu'il est beaucoup plus difficile pour l'Eglise de regarder ce domaine politique et économique. Pendant très longtemps, on s'est surtout interrogé pour savoir s'il y avait un sacrement, ou pas, au niveau politique — l'onction royale. Mais le jour où on a compris qu'il fallait regarder le point de vue politique d'une manière très différente, l'Eglise s'est tue et a avancé très lentement. Léon XIII est le premier à avoir eu ce courage, et le Pape actuel continue la même mission, d'engager l'Eglise d'une manière beaucoup plus concrète dans ce domaine politique et économique, tout en affirmant que l'Eglise dans ce domaine ne doit pas ériger des lois. L'Eglise ne doit ériger des lois ni dans le domaine de l'art, ni dans le domaine économique, ni dans le domaine politique. Mais elle peut dire : telle loi risque d'être contraire à la morale, à l'éthique personnelle, à l'éthique de l'homme et de l'homme chrétien. De ce côté-là, elle a donc uniquement un regard critique, négatif, pour montrer le danger d'une économie qui s'affirme comme un absolu. Le Saint-Père ne cesse d'y revenir : le marché libre ? très bien, mais attention, il ne peut pas regarder toute l'activité humaine. L'homme doit être au-dessus et dominer le marché libre en tant que personne, parce que l'homme a une valeur qui dépasse les valeurs économiques. Si donc l'économie prend une importance de plus en plus grande, devient de plus en plus internationale, et si les lois économiques s'imposent de plus en plus, l'homme dans sa propre personne doit dépasser tout cela : il doit comprendre qu'il ne peut pas être soumis à des lois économiques dans la totalité de sa personne humaine.

3. *Politique*, I, 2, 1253 a 3-4.

Nous n'allons pas essayer d'extraire ici une philosophie à partir de l'encyclique... Ce serait désastreux pour la philosophie. Nous avons eu une première expérience de cela avec ce qu'on appelle la « scolastique décadente ». Et c'est l'erreur de Suarez : Suarez a voulu faire une philosophie, une métaphysique à partir de la théologie de saint Thomas, pour « sauver » saint Thomas face à Ockham. Or on ne peut pas extraire une philosophie d'une théologie. En effet, le théologien essaie d'édifier, à partir de la foi, une sagesse différente de la sagesse philosophique ; et le propre du sage est d'ordonner. L'ordre de la sagesse théologique n'est donc pas celui de la sagesse philosophique : le théologien *utilise* la sagesse philosophique ; c'est quasi contradictoire, parce que qui dit sagesse dit quelque chose d'absolu, qu'on ne peut pas utiliser. On ne peut donc pas, à partir d'une encyclique, extraire une philosophie ; mais on peut essayer de comprendre comment, ayant une philosophie de la personne, le Saint-Père utilise cette anthropologie. C'est l'essentiel du regard du philosophe sur cette encyclique. La sociologie et de l'économie pourraient avoir exactement la même attitude. Le Pape dans son encyclique oublie-t-il une grande dimension de l'anthropologie humaine ? Si oui, j'aurais le droit de dire, *en tant que philosophe* : « Très Saint-Père, n'y a-t-il pas là quelque chose qui ne va pas ? » De même, l'économiste, à sa manière, aurait le droit de dire : « Ne faut-il pas mettre un bémol ici ? » Et l'homme politique, en tant qu'homme politique, a le droit de dire cela aussi. Il ne s'agit pas en effet de dire que la seule forme de gouvernement légitime est la démocratie : on ferait la même chose que pour la royauté ! Il s'agit de comprendre que la démocratie, à notre époque, vu le développement de l'homme, semble être ce qui convient le mieux. Mais on ne peut pas sacraliser un aspect social, politique ou économique ; ce n'est pas sacralisable. Voilà ce que dit le philosophe. Quant au théologien, il n'a pas le droit de sacraliser un de ces aspects, parce que ce serait contraire à sa propre liberté de croyant.

La personne et l'âme spirituelle

Enumérons donc simplement les grands aspects d'une métaphysique de la personne ; disons bien : d'une métaphysique de la personne, et non pas d'une sociologie ou d'une psychologie. Les psychologues parlent de la personne, mais en réalité, ils devraient préciser qu'il s'agit du point de vue du psychologue sur la personne. De même

pour l'homme politique ou l'économiste. Pour pouvoir parler de la personne dans ce qu'elle a de plus radical, il faut une métaphysique, parce que la personne humaine implique l'âme spirituelle. Certes, aujourd'hui on n'aime pas parler de l'âme. Récemment, des chrétiens m'avaient demandé de leur parler de l'âme. Je savais bien quel piège on me tendait, mais j'ai répondu, parce qu'on doit montrer qu'on peut parler de l'âme spirituelle. Ils ont simplement conclu : « Ce que vous dites était bon pour le Moyen Age, aujourd'hui cela n'a plus cours sur le marché ». Alors j'ai dit : « La philosophie dépend-elle d'un marché ou le philosophe cherche-t-il la vérité ? » Même si le philosophe est seul à parler encore de l'âme, il doit en parler. Certaines personnes qui n'en parlaient pas il y a vingt ou trente ans commencent à en parler : il suffit de prendre le livre du Professeur Jean Bernard. Il a raconté cette anecdote merveilleuse. L'instituteur de l'endroit où se trouvait sa maison paternelle lui demande : « Pourriez-vous donner un petit cours de science biologique à mes écoliers ? » Ayant donné le cours, il dit : « Vous m'écrivez vos objections et vos questions ». Il reçoit alors une question très bien écrite, de l'écriture d'une petite fille bien appliquée, sans doute de dix ou douze ans : « Monsieur le Professeur, et l'âme ? » Il n'avait pas parlé de l'âme, ce qui est normal d'un point de vue de science biologique. Mais cette petite enfant avait posé la question : « et l'âme ? ». Alors il a été obligé de répondre en écrivant un livre. C'est une très belle histoire, et très significative de notre monde d'aujourd'hui. *On ne peut pas faire l'économie de l'âme spirituelle, c'est absolument impossible.* Je dis cela en tant que philosophe et non pas comme croyant. Cette âme spirituelle implique l'intelligence et la capacité d'aimer. Elle implique donc en quelque sorte au plus intime de nous-mêmes une capacité de développement quasi infinie. Il y a en nous une source spirituelle que le philosophe appelle l'âme, dont il peut dire — Aristote le disait déjà — qu'elle ne vient pas des parents. Aristote disait : elle vient du dehors. Elle vient de l'Être premier. L'âme est créée par Dieu. Il est évident que ce langage n'a pas de force pour un positiviste, pour un pur savant. Mais il commence à avoir de la force quand le savant réfléchit sur l'éthique. On ne peut pas établir une éthique sur la science. On doit la bâtir sur une conception de la personne humaine, et la personne humaine implique l'âme spirituelle.

L'amour d'amitié et la recherche de la vérité

Le Saint-Père parle de la personne, en disant que ce qu'il y a de plus profond dans la personne humaine, c'est sa capacité d'aimer. La personne humaine est capable d'aimer une autre personne et de recevoir son amour, ce que les Grecs appelaient la « *philia* », l'amour d'amitié, un amour spirituel qui noue une personne avec une autre personne dans un choix libre. Nous l'avons dit, les stoïciens avaient mis en pleine lumière la « *proairesis* », le choix libre. On comprend là, dans ce choix, qu'il y a dans la personne humaine un dépassement à l'égard du point de vue politique, social et économique. Et cet amour ne peut pas se séparer de la vérité. Ce sont les deux grands aspects de la personne humaine : la recherche de la vérité et la capacité d'aimer. On pourrait s'interroger sur ce qui est premier. On connaît cette parole d'Aristote au début de l'*Ethique à Nicomaque* : Platon et la vérité, je les aime tous les deux, mais la vérité plus encore⁴. C'est très beau. C'est la liberté du philosophe, qui a été disciple de Platon pendant vingt ans, mais qui a été *parfaitement* disciple de Platon en comprenant qu'il cherchait la vérité.

Ces deux dimensions essentielles de la personne humaine sont donc constamment présentes dans l'encyclique. Le sommet de l'anthropologie est au delà de ce que Kant appelle l'anthropologie — parce que le mot « anthropologie » vient de Kant. L'anthropologie doit s'ouvrir sur le problème de l'amour d'amitié qui est pour moi le fondement de l'éthique humaine, et sur le problème de la vérité. Nous ne sommes plus du tout dans la loi naturelle. On doit commencer par cela : la recherche de la vérité et la recherche d'un amour profond.

La liberté

Le Saint-Père a aussi sur la liberté des phrases très fortes que je me permettrai, en tant que philosophe, de modifier un peu, quand il dit que « l'homme est créé pour la liberté »⁵. On comprend très bien ce qu'il veut dire, mais la liberté n'est pas la finalité dernière : elle est la condition *sine qua non*. Elle est donc quelque chose de fondamental par rapport à la recherche de la

vérité⁶. Il faut être libre pour chercher la vérité ; et pouvoir parler ouvertement exige une *très grande* liberté, surtout quand on est en face d'un régime totalitaire. Et la liberté s'enracine dans la recherche de la vérité et dans l'amour. On est libre si on cherche la vérité, on est libre quand on aime d'un amour spirituel. Et la liberté implique la maîtrise de soi, qui est évidemment la première conscience que nous avons d'une recherche de vérité dans l'ordre pratique. Les stoïciens mettaient cela au sommet de tout. C'était leur erreur, mais il y avait quelque chose de très grand à montrer que la maîtrise de soi était capitale pour la personne humaine. Dans l'ordre pratique, n'est-ce pas ce qui se manifeste le plus ? C'est pourquoi on comprend très bien que dans une encyclique le Pape insiste tellement sur la liberté : dans l'ordre pratique, c'est ce qui se manifeste le plus, c'est ce qui se voit. La recherche de la vérité ne se manifeste pas beaucoup, ni ce qu'on a au plus intime de son cœur. Mais cela se manifestera dans cette maîtrise de soi et dans le courage qu'on aura pour être libre et dire nettement, ouvertement, ce qui nous semble devoir être dit.

Le travail

Le Saint-Père insiste encore beaucoup — c'est très inscrit en lui — sur le travail. C'est un point capital et très actuel. A Fribourg, il n'y avait pas de chaire de philosophie de l'activité artistique, il n'y avait pas de chaire sur le travail. Fribourg était très « traditionnel » dans son enseignement de saint Thomas. C'était très scolastique, et la philosophie de l'art et du travail était laissée de côté. Ne voyant pas d'enseignement de la philosophie de l'art, j'ai donc demandé si je pouvais m'en charger. Avec la philosophie de l'art, on abordait la question du travail. A ce moment-là, j'ai compris que la scolastique — la philosophie dite thomiste, qui n'est pas la théologie de saint Thomas — enseignait la morale mais pas la philosophie de l'activité du *facere*, du faire, de la réalisation d'une œuvre. On ignorait cela. Le Saint-Père sent très profondément cette carence, et c'est pour cela qu'il insiste tant sur le travail. Cette encyclique ne peut se comprendre que si on regarde attentivement ce qu'est le travail — et la philosophie du travail —, qui fait essentiellement partie de l'homme. Un homme n'est vraiment une personne humaine que quand il travaille. Le travail n'est-il pas notre expérience la plus quotidienne ? Il faut donc étudier ce qu'est le

4. Cf. *op. cit.*, I, 4, 1096 a 14-17.

5. *Centesimus annus*, III, § 25.

6. Cf. *ibid.*, V, § 46.

travail sur le plan humain, et ensuite sur le plan théologique.

La solidarité

Dans cette lumière, on saisit que la solidarité est liée au travail et non pas en premier lieu à la morale⁷. Ne confondons pas les plans. Il est extrêmement important aujourd'hui de ne pas confondre le niveau moral et celui de la réalisation artistique. Tous les conflits qui ont eu lieu entre les chefs d'entreprise et l'Eglise proviennent de cette confusion. Un jour, un de mes amis, chef d'entreprise, m'avait demandé si pour un responsable chrétien le profit était un critère suffisant pour assurer la bonne marche de l'industrie. Il avait interrogé un théologien qui lui avait répondu : « Oui, c'est la seule chose qu'on vous demande ». Cet ami ajoutait : « Au-dedans de moi-même ma conscience de chrétien disait non ». Je lui répondis évidemment que le profit n'est pas suffisant parce que le travail n'est pas une marchandise, le Saint-Père le rappelle. On ne peut pas considérer le travail en dehors de l'homme : le travail relève de l'homme, je ne peux pas l'en séparer. C'est une activité humaine, et qui doit maintenir la dignité humaine. Cet ami me demanda si je ne pouvais faire un petit cours de théologie pour des chefs d'entreprise sur les rapports entre la morale et le travail. J'ai alors osé dire : « Comme vous critiquez le théologien, moi je critique le responsable, le PDG ; je le critique au nom de la philosophie. Ce n'est pas d'une théologie que vous avez besoin, mais d'une philosophie : savoir ce qu'est l'homme. En effet, vous n'embauchez pas seulement des chrétiens. Vous faites travailler des hommes et vous devez donc comprendre qu'il y a dans l'homme deux grandes orientations : la morale, l'amour d'amitié, et donc la famille et la responsabilité de l'éducation des enfants, et puis la question du travail. » Il y a des gens qui ont une morale parfaite et qui travaillent comme des cancre. Cela existe. Et les psychologues disent cette chose très importante que c'est par le travail qu'on rééduque. Quand on est en face de quelqu'un qui est très angoissé, il faut progressivement le reprendre par le travail. Aujourd'hui, on a l'impression que la morale part dans tous les sens ! C'est d'abord par le travail qu'on peut tout reprendre, par un travail bien fait, honnête, un travail qualitatif. N'est-ce pas d'ailleurs un privilège de la France ? Ayant vécu longtemps en Suisse, j'ai regardé la France

7. Cf. *ibid.*, IV, § 31 sq.

de la Suisse et j'ai mieux compris certaines choses. Le milieu français est un milieu qualitatif. C'est pour cela qu'il est dans une telle lutte, parce que la lutte est dans les contraires. Quand il n'y a plus que la quantité, il n'y a plus de lutte, c'est un faux équilibre. Or la France a des qualités, elle a un patrimoine artistique qualitatif, et un patrimoine d'amitié, de fidélité à l'amitié. Il se perd hélas... En tout cas, c'est cet aspect qualitatif dans le travail qui est très important.

Le Saint-Père insiste donc sur la *solidarité* à cause du travail parce qu'on ne travaille pas seul. Le travail est justement ce qui nous permet de coopérer avec un autre. Là encore l'expérience éclaire beaucoup : la vie religieuse est bien une école morale ; et dans la grande tradition européenne, elle a toujours été une école de travail — les moines travaillent, intellectuellement ou manuellement. Or on voit des religieux merveilleux, très religieux, chez qui le vieil homme réapparaît dès qu'ils coopèrent. Pourquoi ? Parce qu'on n'a pas éduqué le travailleur chrétiennement : dans ce domaine, on reste une brute et très vite on reprend des mœurs païennes. Il suffit de voir la conduite automobile... Je ne dis pas qu'il y a une conduite chrétienne, mais il y a des chrétiens qui conduisent... On voit vite combien l'artiste en nous — l'artiste au sens grec, celui qui réalise une œuvre — est loin du chrétien. On a coupé, on a fait une séparation. N'avons-nous pas aujourd'hui la possibilité de tout reprendre d'une manière très profonde ? C'est l'œuvre de l'encyclique de montrer qu'on éduque les gens par le travail et que le travail est l'éducation fondamentale. Cela a été la première éducation chrétienne de notre Europe. Or si nous voulons reprendre l'Europe, le travail reste la première éducation d'une Europe qui veut garder son patrimoine. Il faut redonner le sens et l'amour du travail, dans la solidarité : il est très important, pour aimer le travail, d'être plusieurs. Les jeunes d'aujourd'hui en ont besoin parce qu'ils ont une fragilité affective plus grande qu'avant. Cette fragilité affective donne des possibilités merveilleuses de coopération, de solidarité, mais en même temps il faut comprendre que les difficultés sont plus grandes.

L'œuvre

Le Saint-Père insiste sur la créativité. On voit dans tous les pays de l'Est — hélas! — combien elle a été étouffée. Il y a eu deux étouffements de la créativité : l'un par les théologiens de la scolastique décadente, l'autre par le marxisme.

Les théologiens de la scolastique décadente ont étouffé la créativité, parce qu'ils ont mis au-dessus de tout la vertu d'obéissance. Et ils ont cru que la créativité allait contre l'obéissance, parce qu'ils ont confondu l'*agir* et le *faire*. Et le marxisme, d'une autre manière, a lui aussi étouffé la créativité. Certes, elle est exaltée par Nietzsche, qui séduit beaucoup de jeunes. Nietzsche est l'antithèse du marxisme, mais les antithèses se rejoignent. En fait, il y a une vraie créativité et une fausse créativité. C'est cela qu'il me semble important de préciser : il y a une créativité qui est finalisée par l'homme et il y a une créativité qui est tout simplement pour échapper aux contraintes de la communauté — ce qu'on appelle la recherche de la pure originalité. Je préciserai donc qu'il s'agit d'une créativité en vue d'une œuvre. L'œuvre est très importante dans le travail, parce qu'elle rectifie ; c'est elle qui mesure le travail. A quelqu'un qui me dit : « Je suis poète », je réponds : « Montrez-moi vos poèmes ». — « Ils sont dans ma tête ! » — « Alors vous êtes un philistin, tout simplement ; quelqu'un qui prétend qu'il travaille alors qu'il n'a pas de fruits ne travaille pas ». Le travail implique une œuvre et on juge la qualité du travailleur à l'œuvre. Pas uniquement à l'œuvre, parce qu'il y a des gens qui sont moins doués. Des gens moins doués et qui ont bien travaillé ont besoin qu'on les aide et qu'on les soutienne ; il y a là dans la solidarité quelque chose très important à voir pour celui qui doit harmoniser la coopération.

Le milieu et l'éducation

Le Saint-Père insiste encore sur le *milieu*⁸ ; cela aussi est le fruit de son expérience. Il est très important de comprendre l'importance du milieu sur la formation de la personne humaine. C'est l'aspect de l'éducation. Toute philosophie de la personne implique la formation de la personne. Comment former la personne ? Pour former une personne au travail, à la solidarité, il faut tenir compte du contexte et du milieu, aujourd'hui plus que jamais. Les jeunes d'aujourd'hui sont beaucoup plus influencés par le milieu que ceux des générations précédentes — cela en raison d'une affectivité très belle, qui fait partie de la personne. J'insisterais beaucoup là-dessus, du fait même que la psychologie est beaucoup plus présente qu'avant. Avant, on était peut-être un peu trop stoïcien. Certaines éducations sont très

8. Cf. *ibid.*, IV, § 38 sq. ; V, § 50 sq.

stoïciennes... Aujourd'hui ce n'est plus cet aspect de maîtrise de soi, de domination de soi, qui est premier, mais beaucoup plus le contexte affectif. Cela a des avantages et des inconvénients, mais il faut le savoir. Par exemple, cela impressionne beaucoup les jeunes d'aujourd'hui de voir des jeunes moines qui prient. Lorsque j'étais jeune, cela ne m'a pas impressionné. Ce qui m'aurait impressionné, c'est de voir un vieux moine fidèle ! Un vieux moine fidèle ne forme pas un milieu, parce que par définition c'est le vieux chêne qui demeure alors que tous les autres ont disparu. Cela n'impressionne pas du tout de la même façon. Le Saint-Père a donc tout à fait raison d'insister sur le milieu, du point de vue éducatif.

L'attitude religieuse

Voilà donc les notes essentielles de la personne, d'une anthropologie ouverte à une métaphysique. L'anthropologie ouverte à une métaphysique est une anthropologie qui cherche la vérité et qui fait comprendre que l'homme ne peut être vraiment homme que s'il reste ouvert au problème religieux. L'attitude religieuse fait essentiellement partie de l'anthropologie philosophique. En effet, si on étudie ce qu'est l'homme, on découvre son intelligence, sa capacité d'aimer ; et progressivement on découvre, grâce à la philosophie première (la métaphysique), qu'il existe nécessairement un Être premier que les traditions religieuses appellent Dieu. Se pose alors le problème de la relation entre cet Être premier qu'on appelle Dieu et moi-même ; c'est tout le problème de la Création. A partir de là, on découvre que l'activité humaine dans ce qu'elle a de plus profond est une activité religieuse : l'adoration. Il faut saisir l'importance de cette rectitude profonde que l'homme peut se donner à lui-même.

Il est très important aujourd'hui de bien distinguer en philosophie l'homme éthique, moral ; l'homme travailleur ; l'homme religieux : il reste homme — c'est tout l'aspect contemplatif, et au niveau communautaire, liturgique ; et puis l'homme chrétien. Il y a donc une grande distinction à faire entre *l'éthique fondamentalement humaine*, celle de l'amour d'amitié, *l'éthique religieuse*, celle de l'homme face au Créateur, et *l'éthique chrétienne*. Et partout on retrouve l'attitude rationnelle et l'attitude mystique. L'attitude mystique existe dans le cœur de tous les hommes ; et quand ils rejettent Dieu, la plupart du temps ils rejettent un Dieu qu'ils ignorent. Pour les idéologies athées, Dieu est un dieu qui limite et qui est « le patron »

de l'homme : ce n'est pas Dieu. Dans le fond de leur cœur, ces hommes voudraient redécouvrir quelque chose de véritable. L'attitude mystique est donc humaine, elle n'est pas seulement chrétienne ; on la retrouve à travers toute l'histoire de l'humanité. C'est cela la personne humaine : l'équilibre entre l'intelligence, la raison, le cœur et cette attitude mystique ; il permet d'assumer le point de vue politique, économique, et respecte la famille comme ayant quelque chose de tout à fait distinct — ce rôle de formation, d'éveil du cœur.

Le domaine économique et politique doit permettre à l'homme de se développer pleinement dans la dignité du travailleur et dans le respect de ses convictions les plus profondes. Mais il faut

bien comprendre que les relations de la personne humaine avec l'homme sont uniques, et de même ses relations avec Dieu. Les relations à l'égard de l'État sont importantes mais n'ont pas la même urgence. Quant à la relation de l'homme avec l'économie, elle a une urgence toute spéciale parce qu'il faut vivre et, si on est marié, faire vivre sa famille. On devrait donc, au niveau philosophique, préciser avec beaucoup de netteté ces diverses relations de la personne humaine.

*Père Marie-Dominique PHILIPPE, o.p.
Professeur émérite à l'Université de
Fribourg (SUISSE), Professeur à l'ULSH,
Prieur Général de la congrégation St Jean.*